

YELL

Matthieu BIASOTTO

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que « les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique, ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Couverture crédits photos Istockphoto – Bliznetsov | 89493178 - Matthieu Biasotto © 2016. Tous droits réservés. Matthieu Biasotto. Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-359-6889-2

*“Fantôme. Signe extérieur évident d'une frayeur interne.”*  
*Ambrose Bierce – Le Dictionnaire du Diable*



# CHAPITRE 1

Qu'est-ce qui m'a pris d'accepter ? Pourquoi suis-je ici ? Ce n'est pas une bonne idée. J'ai un mauvais pressentiment, un putain de frisson sordide qui me gagne, suivi d'une envie de me barrer et de ne jamais revenir. On m'a toujours dit qu'il fallait laisser les morts en paix.

En descendant de la voiture, les hurlements du vent, poussés par l'Atlantique déchaîné me glacent le sang. Les bourrasques iodées me mordent la face et m'incitent à faire demi-tour. J'ai du verre pilé dans la gorge, du vitriol dans l'estomac, revenir ici n'est pas une partie de plaisir. Moi qui passe maintenant l'essentiel de mon temps à l'abri du monde, au chaud à la maison, je déteste sortir. Je n'aime pas croiser des gens. Bien trop timide pour me livrer, bien trop cabossée pour faire comme tout le monde et m'intégrer. Je suis mal à l'aise au contact des autres, c'est comme si on pouvait lire sur mon front que je suis fragile, victime et quelque part coupable.

Sensation de déjà-vu oppressante, ce bled ne me plaît pas, il ne m'a jamais plu. C'est moche, il n'y a rien, seulement la bruine déprimante qui engloutit le décor. Je me réapproprie un paysage gris et humide au milieu d'une nature aussi sauvage qu'hostile, battue par des rafales que seuls les gens d'ici peuvent supporter à grand renfort de whisky. Dans l'épaisseur de la brume, au milieu de cette désolation rurale, me voici de retour dans le secteur, à contrecœur. Perdue dans un hameau désert composé de vieilles

bicoques usées par les caprices du climat, je me dis qu'il est encore temps de quitter cette île qui pue la mort et la bouse pour retourner sur Mainland, du côté de Lerwick. Au moins là-bas il y a un semblant de vie...

Coincée entre la mer du Nord et l'océan démonté, il y a cette ferme isolée qui nous attend. Celle où je ne veux pas mettre les pieds. Une baraque sombre, peu engageante, qui nargue les nuages menaçants et la nouvelle tempête qui se prépare. Posés sur la terre molle et dans la tourbe, l'ardoise, la pierre et le bois gorgé de flotte luttent contre les éléments. C'est à se demander comment cette piaule tient encore debout. Je ne devrais pas regarder autour de moi. Non. Je ne devrais pas me laisser bouffer par l'angoisse en posant mes yeux sur le cimetière qui fait face à la mer. Je ne devrais pas prêter attention à cette épave de bagnole rouillée depuis laquelle plusieurs corbeaux nous défient du regard.

Qu'est-ce qui m'a pris de vouloir l'accompagner à Yell ? Est-ce que c'est la culpabilité qui m'a menée jusque dans ce trou perdu ? Est-ce que je pense pouvoir *la* protéger au fin fond du coin le plus paumé des îles Shetland ? Je n'en sais rien, putain. Je n'en sais rien et j'aurais dû trouver les mots pour l'en dissuader. Le crachin qui tombe sans discontinuer se mue en averse, on n'a pas de veine. C'est à se plomber. On dit que 950 âmes survivent ici, écrasées par le poids d'une météo propre au nord de l'Écosse. Ce littoral est triste à mourir, je crois que je ne m'y ferai jamais. J'y trouve des faux-airs de fin du monde, un avant-goût de l'enfer.

*Elle* vient de faire le tour de la voiture, l'œil préoccupé par le phare cassé, le bas de caisse défoncé et la portière salement amochée. Dans son Levi's skinny, les fesses posées sur le capot bordeaux, *elle* lève la tête dans ma direction, agacée mais muette. Muette...

comme toujours. Ses lèvres étroites se pincent. *Elle* ne dit rien, mais n'en pense pas moins. Je le vois dans son regard bleu et anxieux. Je suis tellement désolée, on aurait pu se blesser, c'est vrai. Mais c'était plus fort que moi, je voulais seulement qu'*elle* fasse demi-tour.

Je lui ai dit et répété tout au long du trajet que c'était une idée de merde. Mais ma sœur ne m'écoute pas. De toute façon, ça fait longtemps qu'on a un gros problème de communication toutes les deux. Depuis que c'est arrivé, c'est encore pire...

Vu que mes arguments tombaient systématiquement dans le vide et que l'idée de venir ici m'angoissait méchamment, je lui ai fait perdre le contrôle de la Mini Austin. Volontairement, c'est moche. La voiture a quitté la route pour venir toucher un muret, écorchant salement le flanc de la carrosserie sur la longueur. Ça n'a pas suffi à les arrêter, ni la voiture, ni ma sœur. C'est une véritable tête de mule de toute façon.

Perrine s'engage maintenant vers la ferme et rien ne la fera changer d'avis. Pas même les barreaux aux rares fenêtres avec leurs rideaux moutarde miteux, pas même le crâne de bélier en guise de heurtoir sur cette porte noire, pas même ses cornes hideuses qui me font penser au diable. Ni même les battements lugubres produits par les coups répétés qui s'élèvent au-dessus de l'exploitation délabrée. Je croyais entendre mon cœur affolé dans les premières secondes, mais quelqu'un frappe. Quelqu'un ou quelque chose... C'est bel et bien réel. On cogne fort, féroce et sans relâche.

— N'y va pas... Tu sais... On peut encore tout arrêter.

— ...

Innocemment, j'espère une réponse, quelque chose comme « Daphnée, tu me saoules » ou encore « Ta gueule ». Mais non, je fais face à un mur, à son visage dur et anguleux. Elle me toise, tout en essayant son maquillage qui se fait la malle, à cause des trombes d'eau qui fouettent sa figure et ravivent son teint blême. Le smoky et le liner sur les paupières supportent mal les précipitations et s'étalent sur le revers de sa main avant qu'elle n'emprunte le sentier boueux qui mène à la ferme. Pas un mot pour moi, comme d'habitude.

— J'ai... euh... Tu m'attends?... Il pèle... J'ai oublié mon blouson dans la voiture...

Elle ne prend même pas la peine de se retourner et poursuit sa route d'un pas alerte sous son caban en jean. J'ouvre tant bien que mal la portière cabossée. À l'intérieur, j'y récupère mon cuir et m'apprête à l'enfiler. C'est une sonnerie qui me retient au dernier moment. Sur le tableau de bord, le téléphone de ma sœur sonne dans le vide. C'est un appel de Jeff. Je lance un coup d'œil discret par-dessus mon épaule, Perrine piétine toujours dans cette gadoue qui pourrit ses cuissardes à brides. Le mobile rejoint le tapis de sol. Dans le reflet de l'écran tactile, je vois en contre-plongée ma gueule enfarinée de rouquine, mes joues décharnées à faire peur. D'un violent coup de pied je l'éclate. Puis je récidive jusqu'à ce que l'appareil se disloque sous mes talons et la mette en veilleuse pour de bon. Voilà une bonne chose de faite.

Une fois le blouson sur le dos, je galope pour emboîter le pas à ma sœur. Sous des trombes d'eau, je laisse exploser mes craintes. Il me reste tout juste quelques mètres pour la convaincre. On ne sait pas ce qui nous attend derrière cette porte. Ce qu'elle veut faire, je

ne le cautionne pas du tout. Mais Perrine trace son chemin sous le rideau de pluie, ce que je peux dire ou penser n'y changera rien.

— Merde ! C'est de la folie ! Tu comprends ça ?

En guise de réponse, elle se fige et contemple le 4x4 qui détonne dans ce lieu étrange. C'est un Range Rover garé à la hâte dans les herbes hautes, le long de la clôture rongée par le sel. J'ai la faiblesse de croire qu'au moins, nous ne sommes pas seules. Est-ce que ça me rassure pour autant ? Certainement pas. Je voudrais trouver les mots, lui dire que ce sont des conneries tout ça. Je voudrais qu'elle comprenne que vouloir contacter l'au-delà, c'est au mieux une perte de temps, au pire, le meilleur moyen de s'attirer des emmerdes. Mais je sais que je n'obtiendrai aucune réaction de sa part.

Je voudrais lui répéter une dernière fois que je n'y crois pas et que c'est peut-être dangereux. Il ne faut pas y croire. On ne doit pas tomber là-dedans, il n'y a pas d'espoir. Il n'y a pas de vie après la mort et c'est peut-être ce qui rend l'existence si précieuse en dépit des coups de poignard du destin. J'essaye de me convaincre que les âmes en peine qui errent dans les couloirs, les bruits dans les murs, les séances spirites, les *poltergeists* et autres *doppelgangers* ne sont que des légendes urbaines qui alimentent les films au cinéma. Je voudrais lui rappeler tout ça, mais je n'y arrive pas. Peut-être parce que la vérité est plus subtile qu'il n'y paraît... Peut-être que le sujet me terrorise au fond. Oui, la vérité m'inquiète sans doute, peut-être que j'ai une révélation, là, maintenant, précisément en suivant ma sœur qui se dirige droit dans la gueule du loup.

Et si c'était vrai ? Et si ça existait vraiment ? Ça voudrait dire qu'il y aurait une sorte de jugement dernier, une espèce de justice à deux vitesses après avoir trouvé la mort. D'un côté le paradis pour les

gens bien comme il faut et de l'autre... une condamnation à perpétuité, ferme et incompressible pour ceux qui ont merdé, comme moi ? Je préfère ne pas y penser. Rien que l'idée me donne des vertiges, alors je ferme mon perfecto et ma bouche par la même occasion. Sur les talons de Perrine, je remonte mon col sous cette longue tignasse avant d'atteindre le perron. Dans une ultime tentative désespérée, je pose ma main sur l'épaule de ma sœur et l'implore de bien réfléchir à la question. Je la supplie même de renoncer.

— Ça peut te péter à la tronche. Et si ça tourne mal ? Tu y as pensé ?

— Laisse-moi...

Entre ses dents, elle me renvoie dans les cordes. Le ton est sec, je n'aurai pas gain de cause. D'un mouvement agacé, elle retire son épaule et s'apprête à ouvrir cette maudite porte. Le bruit des coups se fait de plus en plus fort. Ça ressemble à un hymne, composé pour notre propre mise à mort. Cette pulsation rythmant notre débarquement dans l'ancre du mal est entêtante, pour ne pas dire insupportable. Je voudrais prendre mes jambes à mon cou pour ne jamais découvrir ce qui se trame à l'intérieur. Sauf que Perrine est plus déterminée que jamais. Elle est sur le point d'annoncer notre arrivée à l'aide de la tête de bélier, mais la porte s'ouvre avant qu'elle n'ait eu le temps de toucher le crâne.

Une femme chétive mais distinguée enroulée dans un trench crème quitte la ferme, les larmes aux yeux. La tête basse sous un chignon qui a perdu de sa superbe, elle passe entre nous deux et se réfugie dans le 4x4 sous la pluie battante, avant de fuir cet endroit sur les chapeaux de roues. Nous sommes à nouveau seules, il ne reste que

nous à présent, nous et notre hôte... Au fond de moi, je sais déjà que je vais le regretter.

Dans l'encadrement, une ombre voûtée se cramponne à la porte pour nous accueillir. Je ne la distingue pas correctement. Une vague glaciale s'empare de mon corps trop maigre et tatoué alors que ma gorge se noue. Je glisse les mains dans mon blouson, mes doigts rencontrent ce bout de papier déchiré pour s'y cramponner. Je me maudis une nouvelle fois d'avoir accepté et je froisse cette annonce trouvée dans le journal local. Quelque chose me dit que si on entre là-dedans, on n'en sortira peut-être jamais.



# CHAPITRE 2

Les coups que j'entends sont sourds, ils me parviennent violents, presque métalliques. Ils déchirent le ciel pour résonner, là, tout près. Ce tapage oppressant nous accompagne sur le pas de la porte. Au niveau de l'encadrement, l'ombre tapie dans l'obscurité patiente sagement. Il émane de cette silhouette un parfum inquiétant, un tas de mauvaises vibrations. Les choses se présentent mal. Je ne le sens pas, mais pas du tout. Je dévisage Perrine avec le mince espoir qu'elle comprenne enfin mes craintes, mais elle reste impassible. La situation m'échappe définitivement et le sol se dérobe sous mes pieds. Plus que jamais, mon intuition me susurre de battre en retraite tant qu'il est encore temps. Ma sœur est simplement figée devant l'entrée, elle semble pensive mais déterminée. Est-ce qu'elle songe à lui ? À l'amour de sa vie ? À cet enfoiré de première ?

— Je vous attendais. Entrez.

Je perçois une petite voix fébrile sortant d'une carcasse en fin de vie. Beth Mac Kinworth, c'est la femme de l'annonce. Cette vieille rabougrie et toute voûtée passe le seuil et renouvelle son invitation. L'ancêtre se détache enfin de la pénombre. Son regard étrange me transperce. Elle dégage une aura particulière en dépit de son âge avancé.

— Vous allez entrer oui ou non ?

J'ai du mal à déglutir. Je découvre son visage marqué par le siècle qu'elle vient de traverser. J'imagine qu'elle devait avoir de la prestance dans ses jeunes années. Mais aujourd'hui, je ne vois qu'une figure flasque, ridée, une gueule de rebouteuse au physique dégueulasse qui se dévoile sous une tignasse hirsute et blanche. Il lui reste tout de même l'élégance des fringues qu'elle porte. Un gilet noir ouvert encadre un chemisier à jabot, ses jambes arquées sont dissimulées sous un pantalon à pinces assorti. Appuyée sur une canne en ivoire, la vieille peau tremble de tout son corps. Je fais une fixette sur les énormes bagoues en argent qui ornent ses doigts crochus. Gros plan sur ses mains truffées de vilaines taches de rousseur, il y a les veines apparentes, la peau fripée et la déformation causée par l'arthrite. C'est moche de vieillir. L'ancêtre insiste, Perrine ne se fait pas prier et se met en mouvement. C'est de la folie, il faudrait me payer cher pour entrer dans cette piaule. Parce que moi, je sais. Je sais que remuer la merde ne va rien arranger. Je n'ai pas le temps de m'exprimer, ni de la retenir. Ma sœur s'engouffre dans l'ancre de Beth qui la laisse passer. Je ne veux pas m'aventurer là-dedans, ça va mal finir, je le sens... La gâteuse au teint cireux reste figée devant la porte, comme pour m'inviter à la suivre. Et merde ! Je ne peux pas laisser Perrine toute seule dans ce bouge. Je vais m'en mordre les doigts, mais je la suis.

Le cœur prêt à lâcher, je pénètre à mon tour sur le seuil. La vieille est en apnée lorsque je m'arrête à son niveau. Le souffle coupé, elle m'observe et je la jauge à mon tour. Quelque chose me chiffonne avec son port de tête. Son regard n'a pas bougé, j'ai l'impression qu'elle fixe un point derrière moi. Non, en réalité Beth regarde seulement dans la vague. Ses yeux vitreux ne captent plus rien depuis longtemps.

D'un claquement sec, la porte se referme dans mon dos. J'étouffe déjà, j'ai l'impression d'être prise au piège. La maîtresse des lieux passe devant Perrine pour nous ouvrir la voie en se traînant mollement le long d'un couloir immonde aux murs bouffés par les infiltrations.

Nous y voilà. L'âtre éclaire timidement un salon bas de plafond qui dégage une odeur insoutenable de pisser de chat. Nos ombres projetées dans le taudis dansent au gré des ondulations des flammes. La pénombre taille un vilain contraste sur nos visages inquiets. Sur les poutres apparentes, il y a des bestioles clouées. Des taupes ou des marmottes immortalisées dans la douleur. À quoi ça sert ? Je ne sais pas et je ne veux pas le savoir.

Au centre de la pièce, le mobilier d'une autre époque entoure la table basse en bois brun sur laquelle se trouve un coffret. Une boîte en bois de bonne facture, certainement conçue à la main. Je dois l'admettre, elle a de la gueule. Je constate que la vieille Mac Kinworth a tout préparé, on est ici spécialement pour cet objet. Le reste des meubles est désuet, sale et ravagé par des griffures que des boules de poils mal éduquées ont pris pour cible. Des fioles trônent sur le vaisselier fatigué, avec du formol et des bouts de viande repoussants qui végètent dedans. Juste à côté, je découvre des piles de livres effrayants qui prennent la poussière. Des précis de démonologie, des encyclopédies traitant de la divination, un dictionnaire sur la langue d'Enoch et des manuels dédiés aux rites sataniques. Tout un programme. La pluie s'infiltré à l'intérieur de la pièce à vivre pour s'écraser bruyamment dans des gamelles en cuivre. Il y a des fuites partout, à l'entrée de la cuisine, non loin de la cheminée, puis à l'angle de la grande commode sur laquelle il y a... j'ai du mal à y croire... un iPhone et un MacBook.

Alors que l'anomalie m'érafle la rétine, Beth se déplace à tâtons dans l'espace pour y trouver sa place puis nous intime d'en faire autant. Il est hors de question que je pose mon cul sur ce fauteuil dégoûtant. Je n'ai aucune envie que mon slim sente l'urine, merci bien. Je préfère rester debout, en alerte. En me demandant à qui appartient le matos high-tech, par exemple. Je suis frigorifiée de la tête aux pieds et la bûche qui flambe dans le foyer n'y change rien. L'eau dégouline de mon jean et de mes chaussures pour former une flaque sur les dalles usées du carrelage fendu. Je remarque qu'il y a des tâches de sang sur le sol. Juste à mes pieds. Quelques gouttes forment un chemin discret allant de la porte d'entrée jusqu'à un épais rideau vert bouteille qui se dresse dans le dos de Beth. Qu'est-ce qui se passe ici ?

Perrine se vautre dans le canapé, la sorcière n'a pas besoin d'insister avec elle. C'est comme ça que le genou de ma frangine heurte la table basse et fait tomber un jeu de cartes par terre. Le raffut qui vient de dehors cesse au moment même où le jeu de tarot touche le sol. Plus aucun coup, arrêt des pulsations et début de l'angoisse. Avant que ma sœur ne s'excuse pour sa maladresse, la mémé se fige, lève le menton et lui demande :

— Quelles sont les cartes qui ont la face visible ?

— Pardon ?

— Décrivez-moi les cartes que vous venez de renverser.

Aveugle mais pas sourde, la médium. Elle se met à secouer la tête, comme pour entamer une petite transe effrayante en se connectant à l'au-delà. La peau de son cou se balance comme celle d'un dindon. D'ici, je ne distingue pas clairement les cartes éparpillées, tout ce que je sais, c'est qu'elles ont l'air sombre. Perrine en replace quelques-unes dans le tas tout en répondant.

- Euh... Eh bien... La foudre... la mort, le poison et les vipères.
- Vous êtes sûre ? Donnez-moi votre main...
- Mais ? Non... Je n'ai pas envie de...
- Donnez, voyons !

Résignée, ma sœur tend sa main, légèrement inquiète. De mon côté je suffoque. J'ai des bouffées de chaleur à présent. Je ne suis pas bien entre ces murs, j'ai des picotements dans les mains, il y a quelque chose de pesant, quelque chose qui renouvelle mon envie subite de partir le plus loin possible d'ici en courant. La jeteuse de sorts se redresse sous les yeux de Perrine et quitte son fauteuil pour attraper une valisette en métal prenant la poussière et en extirper un pendule usé, au milieu de photos jaunies. Ma sœur semble curieuse, elle penche la tête et tente d'apercevoir les portraits avantageux de la vieille, des images de famille en noir et blanc qui débordent de la petite caisse. Beth repose la boîte à côté d'une coupure de journal, celle qui parle d'un procès. Je devrais plutôt dire, celle qui parle *du* procès. Celui qui a fait trembler tout Yell il y a six mois.

Luttant contre ses rhumatismes, l'aveugle regagne son fauteuil et moi j'avance vers l'article à propos du jugement. Alors qu'elle suspend le pendule au-dessus de la paume de Perrine, mon œil parcourt les gros titres et les colonnes. On l'a relaxé, faute d'avoir trouvé le corps. Fin des audiences, le verdict est sans appel. L'affaire est classée. J'en perds le souffle. Ça veut dire qu'il est libre. Pendant ce temps, d'un geste sûr, Beth lance l'objet qui se met à osciller. Puis dans un soupir sépulcral, elle répète le nom des cartes et ajoute :

- Vous savez... C'est un tarot très spécial... Il ne se trompe jamais.

Perrine se décompose, et moi aussi d'ailleurs mais pas pour les mêmes raisons. Le pendule se fige d'un coup, comme s'il était soudainement plombé ou tenu par une main invisible. La petite chaîne se tend dans une seconde des plus sinistres. Le couperet tombe. La mamie hoche la tête et range son jouet.

— Je n'aimerais pas être à votre place.

# CHAPITRE 3

Je ne sais pas ce que Beth sous-entend exactement et ça m'inquiète franchement. Enfin... Disons plutôt que j'en ai une vague idée et c'est ça qui me fait flipper. Elle n'aimerait pas être à notre place... La phrase reste en suspens, Perrine devient livide. Sous le poids d'un message de mauvais augure, elle s'enfonce davantage dans le canapé. Au-delà de cette annonce troublante, ce qui m'angoisse le plus, ce sont ces tâches toutes fraîches jonchant le sol. Ces gouttes de sang qui s'arrêtent juste avant le rideau en velours sont autant de signaux de détresse, je vois des points bordeaux qui gueulent « Barrez-vous d'ici ». Et si c'était cette femme, au pardessus beige ? Celle que l'on a croisée à notre arrivée ? Si c'était elle qui saignait ? C'est plus fort que moi, je dois en avoir le cœur net. Alors, je me déplace lentement pour ne pas éveiller les soupçons de l'aveugle. Je me décale le plus discrètement possible pendant que Beth poursuit sa mise en garde :

— Je serais vous, je ferais très attention... Surtout avec ce que vous voulez faire...

Je m'arrête tout net. Ma timidité malade s'efface pour laisser exploser la raison. Impossible de refréner ce cri du cœur :

— C'est ce que je me tue à lui dire !

Voilà de sages paroles, même l'ancêtre est d'accord avec moi. Je n'ai qu'une envie maintenant, c'est d'appliquer son conseil à la lettre et de me barrer fissa pour me barricader dans notre 30m<sup>2</sup>. Je

veux que Perrine range sa thune dans son caban et qu'on décampe sur le champ. Mais pour ma sœur, tout ce qui compte, c'est l'opportunité de soulager sa conscience et de comprendre. Vouloir toucher du doigt la vérité, c'est sa nouvelle obsession. J'ai conscience qu'elle fait ça pour son deuil, pour pouvoir accepter, avancer et peut-être même arriver à pardonner. Elle bloque du regard le coffret en bois qui l'attend sur la table basse et entre dans le vif du sujet :

- Justement... Madame Mac Kinworth, comme je vous l'ai dit au téléphone... Je viens pour l'annonce.
- Vous êtes certaine de vouloir l'acheter ?
- Je suis venue spécialement pour ça.
- Vous savez ce que c'est ? Ce n'est pas pour les amateurs, ma petite.
- C'est exactement ce que je veux...
- Et vous avez l'argent ?
- J'ai le compte et en espèces comme vous l'aviez demandé...
- Donnez...
- Vous pouvez me la montrer ?
- D'abord l'argent.

La vieille ouvre sa main pour empocher le cash. Après vérification, elle quitte péniblement sa place afin de s'incliner au-dessus de la fameuse boîte. Ses doigts perclus de rhumatismes courent le long de la surface à la recherche du loquet.

- Ce n'est pas un jouet... C'est très puissant.

Perrine acquiesce tout en dévorant des yeux le contenu qui se dévoile. Sur un plateau en bois sculpté, on a déposé un curseur en forme de goutte, ou de larme... Enfin, un machin avec une loupe en verre incrustée au milieu. La planche comprend les lettres de

l'alphabet alignées en arc de cercle, ainsi qu'une série de chiffres numérotée de zéro à neuf. Trois mots sont gravés : Oui, Non et Au revoir. C'est une planche Ouija. Une putain de planche Ouija pour invoquer les esprits. Voilà pourquoi on se trouve ici.

— J'ai perdu beaucoup de personnes qui ont compté... Je voudrais contacter quelqu'un que j'ai aimé...

— Vous savez vous en servir au moins ?

— Pour tout vous dire... Je n'y ai jamais joué.

Le coffret se referme d'un geste sec. La vieille s'assoit à nouveau puis frotte les paumes de ses mains avant de s'essuyer le nez avec la manche de son gilet. Une moue suspecte se dessine sur sa figure flétrie. Une moue qui veut dire « Petite sottise, tu es loin d'imaginer ce que ce truc peut provoquer ». Elle laisse s'installer le silence pour mieux lâcher d'une voix gutturale tout ce qu'elle sait à propos de ce terrible objet :

— Il y a plusieurs règles à respecter... Des règles que vous devez absolument suivre et garder en tête.

— J'ai lu sur internet qu'il fallait quitter la partie en ayant le pointeur placé sur « Au revoir ».

— C'est une évidence ! Évitez d'appeler cela une « partie ». Ce n'est pas un jeu...

— Pardon... Je ne voulais pas...

— Si vous ne terminez pas correctement la séance... vous laissez la porte ouverte entre les deux mondes. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Euh... Oui ? J'imagine...

— Je vous parle de hantise... Mais ce n'est pas le plus dangereux...

— ...

Perrine se décompose, ses yeux brillants se teintent d'inquiétude. Elle cherche à avaler sa salive, mais ça ne passe pas, tandis que Beth Mac Kinworth poursuit sa sombre initiation.

- Le Ouija ne se contrôle pas.
- Attendez, vous voulez me faire peur ?
- Je dois simplement vous mettre en garde...
- Je veux juste pouvoir lui parler... Je... Je veux m'excuser. Je veux comprendre...
- Sachez que vous ne pouvez pas savoir avec exactitude si l'esprit qui communique avec vous est bien celui que vous invoquez.
- Ah ? Ah bon ?
- Pas immédiatement en tout cas...
- Mais comment s'en rendre compte ? Comment savoir ?
- Vous le saurez bien assez tôt, ma petite...
- ...
- Dans tous les cas... la pratique du Ouija peut ouvrir les portes de l'Enfer. Écoutez mon conseil... Ne le pratiquez pas seule.

Beth est sérieuse, intarissable et effrayante de par son savoir occulte. Elle donne à ce coffret une dimension particulièrement lugubre. J'ai l'impression que tout devient très concret en l'écoutant. Son discours me conforte dans mon idée première : ne jamais toucher à cette merde. Les règles qui suivent sont tout aussi glauques, on s'enfonce dans le côté obscur et dans ce que je redoute. Pas de pratique dans la maison, trop de risque que les entités restent « accrochées ». On ne pose jamais de questions sur la nature de la mort de l'esprit contacté. On ne demande jamais d'informations sur sa propre mort. On ne plaisante pas, les esprits n'aiment pas qu'on leur manque de respect.

- Je... J'essaierai de m'en souvenir.

— Encore deux ou trois petites choses... Le curseur ne doit bouger qu'au contact de vos doigts. S'il se déplace seul, c'est le signe que vous avez affaire à un démon. Il vous faudra stopper immédiatement.

— Un démon ?

— Oui, un démon ! Quoi d'autre d'après vous ?

— ...

— Si la « goutte » se met à osciller et à dessiner une sorte de huit au centre du plateau, vous stoppez sans attendre. C'est un...

— ... Démon ?

— Bien sûr ! Un puissant démon ! Peut-être même un haut dignitaire de l'Ordre des Mouches, mais pas seulement...

— ... de l'ordre des quoi ?

La vieille vient de me perdre avec son histoire de mouches. Je décroche, c'est trop loufoque pour moi. Je ne sais pas si c'est la frousse, l'odeur ou la fatigue mais un mal de tête arrive au galop. Puis un picotement dans les narines précède une goutte roulant jusqu'à la pointe de mon nez, une goutte suspendue quelques instants avant de céder à la gravité. Un point rouge vient de se former à mes pieds. Qu'est-ce qui m'arrive ? Je saigne du nez. Je me tiens en retrait et tente de stopper l'écoulement mais je suis interrompue par des bruits de pas feutrés, des tintements discrets qui viennent de la pièce d'à côté. Qu'est-ce qu'il y a derrière ce fichu rideau ? Je tends l'oreille et reste sur mes gardes. Quant à la grande experte de l'au-delà, elle continue d'énumérer ses consignes presque à voix basse maintenant.

— Je vous parle des... Princes des Enfers... Mais vous pouvez simplement vous retrouver nez à nez avec une entité qui vous dépasse dans tous les cas !

— Comment ça ? Une entité qui me dépasse ?

— Des anges déchus, si noirs et si puissants qu'ils peuvent s'emparer de votre âme et vous briser...

— Avec une simple planche Ouija ?

— Je vous le répète, petite : ce n'est pas un jouet.

— ...

— Si le pointeur cherche les angles à chaque intervention, s'il ne vous donne que des réponses incohérentes, s'il désigne le chiffre 6 à chaque fois... vous stoppez immédiatement.

— Et c'est là que je dois prendre le temps de dire au revoir quoi qu'il arrive ?

— Si vous préférez... Mais dans ce cas précis... ça ne changera rien...

— ...

— Il sera trop tard...

— Je... Je vais faire attention...

— Oh... Encore une chose... Si le curseur quitte le plateau... Fuyez.

De plus en plus fragile, Perrine dévisage l'ancêtre en changeant de couleur tandis que le rideau se met à bouger dans le dos de Beth. D'un mouvement sec, le tissu aux reflets absinthe se plisse. Une nouvelle ombre déboule, levant le voile sur les activités abjectes d'une vieille qui cache bien son jeu.

# CHAPITRE 4

Mon cœur bat la chamade, je retiens mon souffle en redoutant de croiser le pire derrière la tenture de porte. Je m'attends à tout, mais pas forcément à ça. Une nana qui doit être à peine plus vieille que moi, vient de tirer ce satané rideau. Elle me dévisage avec ses pupilles noires, je découvre de grandes billes rondes sur un visage d'ange grimé dans un style gothique. Sa figure plutôt ronde et son joli minois pourraient presque la rendre sympathique si elle n'avait pas ce regard qui fait froid dans le dos et un style bien trop *dark* à mon goût. Elle est essoufflée, et à travers ses mèches brunes, on devine un front généreux perlant de sueur.

À l'étroit sous une petite chemise stricte et sombre, son long cou serré dans un col Claudine, elle a les manches retroussées. Ses avant-bras sont recouverts d'hémoglobine. Cachée derrière un long tablier maculé d'auréoles brunes et de giclures, elle porte une boîte en carton. Ses mains sont à l'abri dans des gants en latex noir qui luisent d'un fluide encore frais. Elle cesse de me fixer pour regarder tour à tour Beth et Perrine avant de chuchoter quelques phrases à l'oreille de la grand-mère. Elle parle de la *pièce rouge* et fait un mouvement de la tête pour désigner l'escalier archi usé à l'autre bout de la pièce. Aucune foutue idée de ce qui se trouve à l'étage, et aucune envie de le savoir. La fille adoptive de la famille Adams quitte la pièce pour s'éclipser en direction de l'arrière-cour. Juste avant de disparaître à l'extérieur, elle s'adresse à la vieille et prononce cette phrase étrange :

— Une autre arrive dans dix minutes.

L'inconnue nous abandonne sans rien ajouter, le secret s'épaissit. Qu'est-ce qui doit arriver dans dix minutes ? Dehors, les percussions du requiem reprennent du service, les coups reviennent instantanément. Plus forts. Plus proches. Qu'est-ce qui frappe bordel ? Un brin gênée, Beth nous parle de sa petite protégée puisqu'on vient de la croiser. Elle déblatère, mais je n'en ai rien à foutre de leurs petites histoires, moi. Tout ce que je veux c'est partir, en finir avec cette corvée. J'apprends que la fille couverte de sang a un nom. C'est Maddy, elle déménage ce soir. Ayant trouvé un job d'infirmière « en ville », elle quitte le nid pour un temps, et sa mamie chérie par la même occasion.

Le MacBook et l'iPhone trouvent enfin une raison d'exister à mes yeux, mais je ne sais pas si ça doit me rassurer. Parce que ce que j'entrevois dans la pièce d'à côté me file un haut-le-cœur terrible. Dans ce genre de situation, il vaudrait mieux fermer les yeux et ne pas chercher à comprendre. Il serait plus sage de détourner le regard et se convaincre que ça n'a jamais existé. Mais la curiosité l'emporte, une force invisible me fait poser les yeux sur cette petite salle carrelée, une sorte de cabine qui vient d'être nettoyée à la va-vite. Le carrelage fissuré et crépi de traces suspectes s'étend sur toutes les cloisons. Je ne m'explique pas ce que fabrique ce vieux relax en cuir au centre de l'espace. Je m'inquiète de le voir équipé de sangles et de lanières. J'angoisse en découvrant les étriers pour les jambes. Alors tout doucement, je fais un pas vers l'attirail en me demandant ce que ces deux tordues fabriquent dans cette piaule. Je viens de franchir le cap, le rideau vert est derrière moi, mon innocence également. Une desserte en inox accueille des instruments souillés. Scalpels, spatules et autres pinces, tout est maculé de sang frais. Sur ce foutu plateau il y a des particules de

chair et de déchets organiques. Est-ce que la femme du 4x4 s'est retrouvée là-dedans ? La poubelle qui traîne juste à côté attire mon attention. Est-ce que ça vient de bouger ? Je n'hallucine pas, le sac plastique se froisse une nouvelle fois dans un mouvement presque imperceptible.

Je lance un coup d'œil par-dessus mon épaule en direction du salon. Beth et Perrine échangent encore à propos de la planche Ouija. Ma sœur semble nerveuse, je crois que la vieille a réussi à l'affoler avec ses histoires. C'est peut-être un mal pour un bien. J'en profite pour faire un nouveau pas. Je m'approche du sachet plastique et des déchets organiques, la curiosité est un vilain défaut. Je m'incline au-dessus du contenu et je prends de plein fouet cette étincelle de lucidité. Cette fraction de seconde durant laquelle tout bascule. Je viens de comprendre.

Au fond, tout au fond... Dans un magma de barbaque fraîche, quelque chose bouge mollement. Enroulée dans son cordon, recouverte partiellement d'un placenta arraché, une petite main bleutée cherche à s'accrocher à la vie du bout des doigts. Un fœtus. Pas tout à fait mort-né. Un bébé estropié que l'autre dingue vient de jeter.

— Perrine ! On se casse d'ici maintenant ! Allez ! On rentre, putain !

Elle se redresse. Je ne plaisante pas. Il est temps de détalé en vitesse, c'en est trop pour moi. La sorcière se lève à son tour. Beth se retourne aussi vite que sa vieille carcasse le lui permet et s'interpose, comme si elle pouvait me voir. Écrasée par la peur, je me fige alors que j'étais sur le point de quitter la salle d'avortement.

- On dirait que votre sœur ne tient pas en place...
- Pardon ?
- ... Elle n'a pas l'air d'apprécier d'être ici...
- Laissez ma sœur en dehors de tout ça...
- ... Je crois que nous en avons terminé. Je ne vous retiens pas.

C'est ça, vieille peau ! Je glisse le long du mur crasseux en laissant le maximum d'espace entre la médium sénile et moi, avant de trouver refuge aux côtés de Perrine. Elle récupère son foutu coffret en bois. Je balaye du regard les différentes sorties, j'ai l'impression que le danger peut surgir de n'importe où dans cette maison de fous. Poussée par ma hantise, ma sœur regagne le couloir moisi mais la vieille lui barre la route.

- Pas par devant ! Une cliente doit arriver...

Les petites bourgeoises des Shetland, qui se font arracher le fruit de leur faute après avoir écarté les cuisses, préfèrent garder l'anonymat. Beth nous intime de passer par l'arrière-cour, on rebrousse chemin et je pousse Perrine aussi fort que je peux, j'aimerais qu'elle se bouge un peu plus le cul. On avance vers une petite porte en bois, la sortie est toute proche. À nous l'air libre. Dans notre dos, la voix de la vieille Mac Kinworth s'élève une dernière fois :

- Vous savez où me trouver en cas de problème...

Cause toujours, tu m'intéresses. En foulant la boue à l'arrière de la ferme, j'allonge le pas pour quitter cet endroit sous une pluie battante. Il nous faut faire le tour, longer cette espèce d'étable pour revenir à notre caisse, mais je ne m'entends plus penser. Je réalise que les coups féroces viennent d'ici. C'est assourdissant. Il faut que j'oublie tout ça, je me dis qu'on laissera bientôt cet endroit

derrière nous. Sauf que Maddy croise notre route sous le déluge. Telle une apparition, raide comme un piquet, elle se plante dans la gadoue pour nous empêcher de passer. Je sursaute. Perrine est pétrifiée. La jeune branque agrippe le bras de ma sœur avec une poigne de fer. Je ne vois que son regard noir de folle à lier. *Morticia* se met à siffler entre les dents :

— C’était pas une bonne idée de venir ici...

— Lâche-moi !

Elle a une lueur malsaine dans le regard, un mélange d’effroi et d’excitation.

— Il va pas aimer...

— De quoi tu parles ? Lâche-moi ! Tu me fais mal !

— Fallait pas venir ici... Il est très, très en colère...

— Lâche-moi putain !

— Je le sais... Il est revenu...

Maddy s’efface, on quitte le périmètre de l’apprentie avorteuse qui entend des voix. Perrine se met à galoper sous l’averse et je l’imite sans attendre. Jusqu’au moment où je m’arrête, les jambes sciées par un truc qui me scotche. Dans l’étable qui prolonge la ferme sur la droite, il y a un box. Un box qui tremble à intervalle régulier. Un box dans lequel un bélier noir donne de grands coups de tête. Il s’écrase sans relâche contre un rondin de bois. De ses sabots, il gratte la bouse entre deux assauts. Juste à côté de lui, dans la paille et dans la merde, se trouve le trésor de guerre des Mac Kinworth. Un tas répugnant de fœtus refroidis. Mais ce n’est pas ce qui m’empêche de courir à cet instant précis. Non... Ce qui me cloue sur place, c’est la certitude d’avoir déjà croisé cet animal. Des images remontent, brutales et atroces. La dernière fois que j’ai vu ce bélier noir, c’est le soir où Alister est mort.

